

Inauguration de l'exposition

« Visages d'Ancêtres, Retour à l'île Maurice pour la collection Froberville »

Château de Blois, 24 septembre 2024

Discours de Pierre-Yves Bocquet,

Directeur adjoint de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage (FME)

Monsieur le maire de Blois,
Monsieur le directeur du château de Blois,
Chère Klara BOYER-ROSSOL,
Mesdames et Messieurs,

Jean-Marc AYRAULT, le président de la FME, ne pouvait pas être avec nous ce soir ; il m'a demandé de le représenter, mais je peux vous assurer qu'il attache une très grande importance à cette exposition, et c'est pourquoi il participera lui-même le samedi 12 octobre prochain à la table-ronde autour de « Visages d'Ancêtres » que la FME proposera ce jour-là avec les RVH de Blois, ici au Château Royal de Blois.

Cette exposition et tout ce qui l'entoure constituent en effet, et je pèse mes mots en le disant, **un événement historique**, dont l'importance justifiait pleinement que la FME en fasse l'un de nos partenariats à portée nationale pour l'année 2024.

L'autre de ces partenariats en cet automne 2024 concerne d'ailleurs également l'île Maurice, puisqu'il s'agit du film de Simon MOUTAÏROU « Ni Chaînes Ni Maîtres », sorti la semaine dernière sur les écrans et que je vous encourage à aller voir. Il s'agit en effet du 1er film français qui représente le **marronnage**, c'est-à-dire le fait pour les personnes en esclavage de s'enfuir et de reconstituer des contre-sociétés loin de l'ordre colonial, dans les mornes et les forêts.

Pourquoi avons-nous décidé de soutenir ces deux initiatives ?

Parce qu'elles changent radicalement notre point de vue sur les sociétés coloniales au temps de l'esclavage. D'habitude, nous sommes obligés de regarder ce passé à travers les yeux des puissants, faute d'autres sources sur cette époque.

Mais là, nous sommes de l'autre côté, avec les personnes en esclavage. Nous apprenons leurs noms. Nous entendons leurs voix. Nous les voyons encaisser, résister, survivre. Elles ne sont plus des chiffres dans les statistiques du commerce triangulaire, ce sont des personnes, dont l'humanité avait été niée et qui pourtant existent devant nous.

Cela, nous vous le devons, chère Klara BOYER-ROSSOL. Car c'est vous qui avez redécouvert ces bustes et qui avez consacré plusieurs années de travail à les faire parler, littéralement, grâce aux carnets d'Eugène de FROBERVILLE auxquels ses descendants vous ont permis d'accéder, et je tiens à les en remercier.

En rapprochant les écrits du savant des caractéristiques des moulages, vous avez pu redonner un nom à chacun de ces visages, vous avez reconstitué leur parcours de vie, de l'Afrique de l'Est à Maurice, de la liberté à l'esclavage, puis à cet état d'exil assigné dans cette île où aucun n'avait choisi d'aller.

C'est la première chose qui fait des bustes et des écrits de FROBERVILLE un ensemble exceptionnel : jamais dans l'espace colonial français on a eu accès à autant d'informations personnelles sur autant de personnes ayant directement connu l'esclavage. Jamais on n'a disposé d'autant de représentations d'esclaves dont on connaît les noms et l'histoire.

Leurs portraits nous font découvrir une région d'Afrique entre Mozambique et Tanzanie au début du 19^{ème} siècle. Et les existences fracassées d'hommes et de femmes dont FROBERVILLE a su recueillir et conserver les souvenirs. Permettez-moi d'en nommer quelques-uns.

Je pense à Kourounoua dit Zéphirin, qui trente ans après avoir été enlevé et réduit en esclavage portait encore une coiffure propre à la culture de son peuple, les Makua du Mozambique. Je pense à Liuniko dit Dominique, dont nous savons qu'avant sa capture il vivait avec une femme nommée Angauika et ses deux enfants, son fils Kahiva (« tourterelle ») et sa fille Mahunde (« nuage »).

Je pense enfin à Mulòtiua, l'unique femme dont FROBERVILLE a moulé le visage, issue du peuple des Makuzi, vendue à 19 ans, chargée avec des centaines d'autres sur le navire de traite brésilien le José, et qui a ensuite été l'une des 8 femmes adultes au sein du groupe des Lily, ces captifs « libérés » par la marine anglaise pour être débarqués comme travailleuses et travailleurs de somme à l'île Maurice en 1840.

Il y a aussi dans ces récits quelques détails qui, dans leur banalité atroce, nous disent l'horreur du crime contre l'humanité. Ainsi cette précision que donne Klara BOYER-ROSSOL quand elle nous apprend que, dans le peuple Ngindo, au marché de l'esclavage, « *un individu (vieux ou jeune) valait une malle de toile ou un gros sac de sel* ».

Ces témoignages, comme ces bustes aux yeux fermés comme pour préserver l'intériorité de leurs modèles, sont des documents exceptionnels sur un page particulièrement sombre de l'histoire mondiale, saisis dans une région qui est longtemps restée ignorée des grands courants de la recherche.

Et aujourd'hui, Kourounoua, Liuniko, Mulòtiua sont honorés ici, à Blois, et pas n'importe où : dans le château royal de François 1^{er}, le roi qui en missionnant Jacques Cartier en 1534 a officiellement lancé la France dans l'aventure coloniale, il y a 490 ans cette année. Quel symbole pour marquer la place majeure et pourtant mal connue que la colonisation occupe dans l'Histoire de notre pays, une colonisation dont l'esclavage aura été le cœur pendant deux siècles, de 1625 à 1848.

Si ces hommes et ces femmes aux existences longtemps oubliées sont ainsi honorés par « Visages d'Ancêtres », c'est aussi parce que derrière ce projet s'en cache un autre, encore plus symbolique : je veux parler de leur retour à Maurice, à travers le prêt des bustes que le musée de Blois consent au Musée de l'Esclavage Intercontinental de Port-Louis.

Il ne s'agit pas d'une restitution, car ces objets n'ont pas été volés. Mais il s'agit incontestablement d'un geste de réparation, car en partageant ainsi la mémoire des victimes de l'esclavage, la France et l'île Maurice travaillent ensemble à construire une mémoire partagée, apaisée et fraternelle.

Et ce geste prend d'autant plus de sens lorsqu'on sait que les descendants d'une partie des modèles de FROBERVILLE, les rescapés du Lily, sont également associés à ce projet. Par leur nom de famille et leurs récits familiaux, ils ont préservé le souvenir de leurs ancêtres dont nous honorons la mémoire aujourd'hui. Les LILY ont une place dans cette démarche, celle que leur donne cet héritage, témoin

d'une histoire humaine qui s'est déployée sur plusieurs continents et qui a changé le monde dans lequel nous vivons.

Voilà pourquoi cette exposition est importante : parce qu'elle montre tout cela, le passé et le présent entremêlés, la grande histoire de la colonisation et ces vies minuscules restaurées dans leur dignité, ici et là-bas, hier, aujourd'hui et demain.

C'est la raison pour laquelle je tiens à remercier les institutions sans lesquelles cette exposition n'aurait pas pu avoir lieu : la ville de Blois bien sûr, qui a consenti le prêt des bustes à l'île Maurice, qui a pris l'initiative d'organiser cette exposition avant leur grand départ, et qui l'accueille dans son lieu le plus symbolique, le château royal. Je salue les autres financeurs, la région Centre-Val de Loire, le ministère de la Culture à travers la DRAC, le département du Loir-et-Cher, ainsi que les institutions qui ont appuyé scientifiquement la réalisation de ce projet : le Musée de l'Esclavage Intercontinental de Port-Louis, le CIRESC, les ANOM, le Mémorial pour l'abolition de l'esclavage de Nantes, le Musée d'Aquitaine et le Musée de l'Homme.

Mesdames et Messieurs,

Au moment de conclure, je ne peux pas ne pas vous partager une frustration : celle qu'on ne peut que ressentir lorsque l'on sait que, pour mener à bien le travail colossal qu'elle a réalisé autour de la collection FROBERVILLE, c'est en Allemagne que Klara BOYER-ROSSOL a dû rechercher un soutien.

Auprès du Bonn Center for Dependency and Slavery Studies, une institution universitaire et de recherche au budget de plusieurs M€, qui associe des centaines de chercheurs et chercheuses du monde entier, et qui est spécifiquement dédiée à faire progresser la connaissance sur les esclavages.

Il n'existe aucune structure de cette taille en France, qui a été dans l'histoire le 3^{ème} pays le plus impliqué dans la traite coloniale, alors que l'Allemagne n'y a pas participé directement.

Cette situation est anormale. J'y vois à la fois une cause et une conséquence de la gêne que, encore aujourd'hui, l'évocation de l'esclavage et de ses héritages suscite dans notre pays. Cette exposition nous montre pourtant que, sur ce sujet grave et sensible, il est possible de poser des gestes profonds où la mémoire nous mène à ce qu'il y a de plus essentiel en nous, cette humanité partagée qui porte un nom : l'universel.

C'est la leçon de cette exposition : la mémoire de l'esclavage n'est pas une division, c'est une réparation, c'est une inspiration et c'est une libération. C'est que nous diraient ces visages, si leurs bouches et leurs yeux s'ouvraient. Ecoutez les ancêtres. Ecoutez-les parler. Et, si vous me permettez, j'ajouterai : répondons-leur.

Cette exposition mérite un Livre d'Or particulier, permettant à celles et ceux qui vont la visiter d'exprimer ce qu'elles et ils ont ressenti en découvrant ces bustes.

Je vous remercie.